

novembre 2002

La Comédie-Française

en quête d'écritures nouvelles

C'est le « premier théâtre de France ». Histoire, troupe, répertoire, subventions, fonctionnement... concourent à conforter ce statut. Mais pas seulement. Entre la Maison de Molière et chaque Français, un lien particulier semble établi. À l'instar de l'Académie française ou de l'Opéra de Paris, elle est l'affaire de tous. Chacun s'en veut propriétaire, qu'il la fréquente ou non. C'est le « Théâtre de la Nation », comme on l'appelait sous la Révolution.



Savannah Bay : Catherine Hiégel, Catherine Samie et Marguerite Duras, trois grandes dames mises en scène par Éric Vigner.

À force de considérer la Comédie-Française comme patrimoine national, certains finissent par confondre l'ancienneté de ses pierres et celle de son art du théâtre. Beaucoup, parmi ceux qui la vénèrent, en sont restés aux années cinquante et soixante. La réalité, bien sûr, n'a plus rien à voir. « *Toute la force de cette Maison*, explique Marcel Bozonnet, *tient dans son extraordinaire capacité d'adaptation* ». Succédant à Jean-Pierre Miquel à la tête de la vénérable institution depuis le mois d'août 2001, l'ancien directeur du Conservatoire la

connaît bien de l'intérieur. Il y a été pensionnaire, puis sociétaire entre 1983 et 1993. Engagé par Jacques Toja, alors administrateur, il a connu quatre de ses successeurs: Jean-Pierre Vincent, Antoine Vitez, Jean Le Poulain, Jacques Lassalle. Des uns aux autres, les ambitions et les politiques n'ont pas toujours été les mêmes. Celles de Marcel Bozonnet peuvent tenir en une formule: l'interrogation sur les écritures et la langue à travers l'exploration et l'élargissement du répertoire.

Le pari vaut d'être tenté

Rien d'extraordinaire ni de révolutionnaire dans ce programme, sauf que dans sa bouche, il ne se réduit pas à la seule défense et illustration (assumée et nécessaire!) des « classiques ». Il implique une ouverture en direction des écritures nouvelles, sans hésiter à pratiquer le grand écart dans la programmation: cette saison, au Racine d'*Esther* répond le Werner Schwab d'*Extermination du peuple*, aux reprises de *Dom Juan* ou du *Malade imaginaire*, la création de *Savannah Bay* de Marguerite Duras et ce, dans la salle Richelieu, longtemps déclarée interdite, par nature, à ce type de représentation. « *Il est vrai*, reprend Marcel Bozonnet, *que l'on n'y a plus créé de textes inédits depuis Félicité de Jean Audureau, présenté en 1980 par Jean-Pierre Vincent. C'est absurde*. » Comme serait absurde la division des tâches qui, la salle Richelieu étant dévolue aux « grands classiques », vouerait le Studio-Théâtre à l'art et essai et le Vieux-Colombier aux contemporains. Si l'on veut que ces salles vivent, il faut leur donner une programmation qui repose non sur des a priori mais sur les œuvres elles-mêmes. Sans doute, proposer *Savannah Bay* dans la salle Richelieu est plus risqué que d'y reprendre *Le Malade imaginaire*, ne serait-ce que d'un point de vue économique. Mais le pari vaut d'être tenté. « *Et si, pour ma part, je trouve le choix du metteur en scène*



LAURENCE LOT

Une Visite inopportune de Copi. Sylvia Bergé, Gérard Giroudon et Éric Génovèse dans la mise en scène de Lukas Hemleb.

essentiel - c'est son regard qui donne un sens au spectacle -, ce n'est pas pour lui que la majorité du public se rend d'abord au Français. Elle vient essentiellement pour le répertoire et la troupe. Ses goûts sont fondés sur la littérature et l'idée qu'on vient réécouter un texte pour son enrichissement personnel. Mais elle veut aussi découvrir. Il m'a semblé évident qu'un auteur comme Duras entre au répertoire, dans la grande salle. Ceci posé, il y a eu tout un travail effectué avec Éric Vigner, qui a signé la mise en scène, pour savoir comment l'inscrire dans cet espace qui n'est pas neutre ». Manifestement, la juste esthétique a été trouvée. « Le public était au rendez-vous. Il n'a pas boudé. Il était content » se félicite Marcel Bozonnet. Comme il se réjouit de l'intérêt déjà porté par les abonnés à la création de *Papa doit manger* de Marie N'Diaye, proposée par André Engel et reçue à l'unanimité par le comité de lecture. La présentation d'*Extermination du peuple* de Werner Schwab risque de se révéler plus délicate. Disparu brutalement en 1993, cet auteur autrichien au passé de « bûcheron-sculpteur » et à la langue directe et crue est des plus sulfureux. Mais, outre, comme le souligne Marcel Bozonnet, que sa présentation dans la salle du Vieux-Colombier s'inscrit dans une programmation où l'on a retrouvé Copi, la Comédie-Française ne peut faire l'économie d'une ouverture sur les littératures étrangères qui font le théâtre d'aujourd'hui, à commencer par celle de l'Autriche.

Hier et demain

N'y ont été jamais représentés Thomas Bernhard, joué depuis longtemps sur de nombreuses scènes en France, ou Elfriede Jelinek dont l'adaptation cinématographique de son roman, *La Pianiste*, a valu à Isabelle Huppert le prix d'interprétation féminine au Festival de Cannes, l'an dernier. « C'est tout à fait anormal quand on sait l'importance de ce théâtre. C'est l'un des plus vivants. Il est d'une verdeur et d'une violence inégalées. Il s'accroche à la société d'une manière exemplaire. Pour ce qui est d'*Extermination du peuple*, je ne vois pas en quoi la pièce pourrait choquer. Elle sera mise en scène par Philippe Adrien qui connaît bien Schwab. À travers sa représentation, c'est la question du langage et du point ultime jusqu'où il



LAURENCE LOT

Rachida Brakni

Une femme du Sud à la Comédie-Française

C'était au mois de novembre 2001. Sur la grande scène de la salle Richelieu, une toute jeune pensionnaire au regard noir faisait ses débuts. Elle était l'infante Maria de Neubourg dans *Ruy Blas*, mis en scène par Brigitte Jaques. Fragile, brûlante, comme un oiseau pris au piège, se débattant en vain... Quelques mois plus tard, le cinéma la célébrait en lui attribuant le César du meilleur

espoir féminin pour son interprétation d'une prostituée en fuite dans *Chaos* de Coline Serreau... À vingt-cinq ans tout juste, Rachida Brakni crève l'écran comme elle brûle les planches. Enfant des banlieues et de l'immigration algérienne, elle ne rêvait pourtant pas de devenir comédienne. Après avoir tâté de l'athlétisme à haut niveau (spécialiste du 200 m en 24'50, elle abandonne à la suite d'une fracture de fatigue!), elle se voyait plutôt avocate. La découverte du théâtre au lycée, puis au cours de Jean-Louis Martin-Barbaz à Asnières décide de sa destinée: elle décide de tenter le concours d'entrée au Conservatoire national supérieur d'art dramatique à Paris. Recalée une première fois avec Médée, elle est reçue l'année suivante avec Bérénice. Elle a pour professeurs Jacques Lassalle et Catherine Hiégel. Par ailleurs, elle travaille avec Gabriel Garran ou Patrick Simon, et surtout, elle joue dans *l'Antigone* de Sophocle mis en scène par Marcel Bozonnet, alors directeur du Conservatoire. Devenu administrateur de la Comédie-Française, c'est lui qui engage Rachida Brakni. La boucle est bouclée. Sauvage, altièrre, Rachida Brakni cite parmi ses modèles Maria Casarès. Une autre femme du Sud... ■ D.M.

peut aller qui est posée. Cette œuvre est extraordinairement écrite. Formés à la rigueur du théâtre classique, les comédiens du Français me semblent les mieux à même de la porter à incandescence. Ils ont une puissance et une exactitude de jeu, un respect de la langue, un investissement dans le travail de la parole que l'on ne retrouve pas ailleurs... » De quoi faire pendant à l'autre versant du répertoire que Marcel Bozonnet est décidé à explorer: celui d'un passé oublié, en l'occurrence le Moyen Âge. On s'étonne? Lui pas: « Il s'agit d'un théâtre important dans l'histoire de la scène. Grâce au travail d'historiens comme Georges Duby, on sait la valeur éducative qui lui était attribuée. *Jodelle* ou *Rutebeuf* ont été régulièrement joués jusqu'au XVII^e siècle. Ma responsabilité d'administrateur est d'amener à leur redécouverte. Cela ne doit pas se faire de façon mécanique mais de manière à ce que les textes anciens et les œuvres nouvelles se répondent en écho. Quand on lit *Adam de la Halle*, on s'aperçoit que Copi ou Schwab ont eu des prédécesseurs dès les années 1200 ! » ■

Didier Mèreuze



JEAN VERDUN

>> À bicyclette

Laurencine Lot est photographe, attachée à la Comédie-Française côté cour, et pigiste pour *Jours nouveaux* côté jardin. Nous faire voyager loin de nos habitudes: Dublin, La Havane, l'île Maurice ou Hong-Kong, avec la petite reine comme étalon du bonheur ou de la douleur du monde. Le pari était ambitieux, il est réussi. Laurencine Lot, *Tous les vélos du monde*, La Renaissance du Livre, 2002, 172 p., 39,50 €.